

# PHILOSOPHIA SCIENTIÆ

ANTONIA SOULEZ

## **Du « moi dissous » à la méthode scientifique de la reconstruction de l'égologie**

*Philosophia Scientiæ*, tome 3, n° 2 (1998-1999), p. 141-154

[http://www.numdam.org/item?id=PHSC\\_1998-1999\\_\\_3\\_2\\_141\\_0](http://www.numdam.org/item?id=PHSC_1998-1999__3_2_141_0)

© Éditions Kimé, 1998-1999, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « *Philosophia Scientiæ* » (<http://poincare.univ-nancy2.fr/PhilosophiaScientiæ/>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

# Du 'moi dissous' à la méthode scientifique

## De la reconstruction de l'égologie

*Antonia Soulez*

*Université Paris VIII*

**Résumé :** Quand Mach découvrit Kant, ce fut un choc mais aussi un scandale philosophique. Rien ne lui parut en effet plus illusoire que la 'conscience' d'une synthèse par laquelle Kant expliquait la possibilité de la connaissance. Ce fut aussi une crise lui révélant la 'dissolution' du moi, son 'insauvabilité'. Si cette dissolution inspira à certains artistes le principe de l'impressionisme, elle fut aussi le point de départ d'un principe méthodologique sans précédent pour la science : celui des 'sensations élémentaires' dont Mach faisait la base de sa conception moniste de la connaissance, mais aussi Wittgenstein qui, dans son *Tractatus* élaborait le 'solipsisme' à partir de la thèse de l'irreprésentabilité du sujet en analogie avec celle de l'œil.

**Abstract :** From the dissolved 'Ich' to the scientific method.

When Mach discovered Kant's work, it was not only a choc but a philosophical scandal. How could the possibility of knowing any object of experience be based on a synthetical sort of act of consciousness ? It was by the same way a crisis, namely that of a dissolved 'Ich', hence unsalvable. If such a revelation inspired some artists of the time with the so-called impressionistic principle, it was also a departure point of a new methodological principle for science : that of elementary sensations. Later on, positivism used it as a neutral basis for reconstruction of empirical science. In a different non-reconstructivist spirit, Wittgenstein built its 'solipsism' out of the thesis on non-representability of the self in analogy with that of the eye.

A quinze ans, Ernst Mach découvre, dans la bibliothèque de son père, les *Prolegomènes à toute métaphysique future* de Kant. C'est un choc qui déclencha une impression très forte en même temps que négative. «Quelques deux ou trois ans plus tard, écrit-il, je ressentis soudain le rôle superflu que joue la chose en soi», «par un joyeux jour d'été à la campagne, le monde y compris mon propre moi m'apparut tout d'un coup comme une masse cohérente de sensations qui ne trouvait dans le moi qu'une cohésion plus forte»<sup>1</sup>.

Cette révélation très esthétique qui ressemble fort à une crise de dépersonnalisation comme le fait remarquer Hermann Bahr<sup>2</sup>, et très peu au fameux sentiment océanique, indique une perte du moi par dissolution dans le milieu physique ambiant. On peut l'appeler une expérience de 'phénoménisme intégral' où le pôle sujet disparaît sans laisser de trace. C'est au point que tout retour sur soi fait tomber non sur un soi mais quelque sensation physiologique même infime. Curieusement, cet effort de réflexion est maintenu et décrit alors même qu'il aboutit à nier que l'on puisse atteindre ce soi vers lequel le 'sujet' dit se tourner : «quand je pénètre le plus intimement dans ce que j'appelle moi-même, je tombe sur quelque sensation particulière ou quelque autre de chaleur ou de froid de lumière ou d'obscurité, d'amour ou de haine, de douleur ou de plaisir. Je ne puis jamais à aucun moment me saisir moi-même sans perception et jamais je ne puis observer autre chose que la perception quand, pendant un certain temps, mes perceptions sont supprimées, comme il arrive par l'effet d'un profond sommeil, aussi longtemps que je suis sans conscience de moi-même, et l'on peut dire à bon droit que je n'existe pas». L'inexistence du moi ne fait pas l'objet d'une supposition cartésienne. Elle est vécue sinon même sentie. Au regard de ce vécu diffus d'inexistence, pénétrer en soi-même se dit avec des guillemets, ainsi dans la formule que l'on trouve déjà chez Hume : «pénétrer le plus intimement dans ce que j'appelle 'moi-même'» [Hume 1888, 239]<sup>3</sup>.

Au bout de cet effort introspectif mais conventionnel, ce que je rencontre ce sont des sensations élémentaires éparses de différentes sortes, mais rien qui évoque un tant soit peu cette unité homogène à part des sensations que postule le 'Je pense' kantien.

---

1 n.1, p. 23, des remarques introductives de l'*Analyse des sensations*, 1e ed., 1883.

2 En référence aux descriptions du psychologue Théodule Ribot en 1885 dans *Maladies de la personnalité*. Voir l'essai sur Mach de H. Bahr, 1899/1900. Dans la note 4 rajoutée plus tard, de l'*Analyse des sensations*, Mach précise que, bien qu'il ait lu son livre en 1895 dans une traduction anglaise, il est parfaitement d'accord avec Ribot.

3 Cf. de Jacques Le Rider : *Modernité viennoise et crises d'identité*, PUF, p. 60.

A l'encontre de Kant, mais aussi à rebours de l'histoire du sujet depuis Descartes, Mach fait retour à Hume. Rien ne lui apparaissant désormais plus factice que la 'conscience d'une synthèse' dont la *Critique de la raison pure* faisait la condition de l'opération unitaire du 'je pense', il réhabilite l'empirisme humien qui fait du moi un amas d'éléments perceptifs épars, se présentant pour en disparaître aussi furtivement, sur la scène de l'esprit ('mind') que Hume comparait à un 'théâtre', tout en mettant en garde contre cette comparaison qui semble faire de l'esprit un 'lieu'. La 'synthèse' kantienne désavouée, apparaissent dès lors comme des fictions purement verbales, les nobles attributs de l'ego cartésien où Kant a vu des paralogismes, de même qu'avec cette mise à nu, ce dépouillement du soi, c'est, bien avant l'heure de la critique heideggerienne, toute la vision qu'on dira 'moderne' de la science érigée sur le cogito cartésien, qui d'un coup s'effondre, court-circuitant prématurément une autre histoire, celle de la critique phénoménologique de l'ontologie dont on connaît la bonne fortune.

A travers Hume et ses remarques sans illusion sur nos appellations conventionnelles d'âme, de 'soi' et de 'substance' avec leurs qualités d'unité, d'identité et de permanence, Mach peut encore glaner les éléments d'une future critique du langage philosophique en même temps que les manières dont l'esprit 'déguise', par ces appellations, le caractère foncièrement 'variationnel' et discontinu - Hume parle de 'variation' et d'"interruption" - de ce qui 'arrive' dans ou à l'esprit.

Comment dès lors conserver aux représentations réunies en une 'conscience', le caractère de liaison que Kant faisait dépendre de l'unité synthétique d'aperception à laquelle d'après lui s'attache tout usage de l'entendement en son point le plus élevé ? Car c'est bien finalement contre l'idée-même d'une unité synthétique d'aperception, que se retourne l'expérience de dissolution du moi comme si le retour à Hume résultait de la pulvérisation du 'je pense' kantien.

Il est étonnant que cette expérience qui est sans doute aussi une 'crise' personnelle de Mach, fasse événement pour la philosophie. Quelque chose qui 'arrive' à Mach lui arrive du même coup et dérange son cours en lui imprimant, sans préparation, et en quelque sorte à la faveur d'un épisode qui pourrait passer pour pathologique, une orientation sans précédent, avant que ne s'impose d'abord sur la scène centre-européenne, le 'tournant linguistique' proprement dit. On ne peut sans elle comprendre ce qui va dorénavant se jouer en philosophie, à savoir la constitution d'une nouvelle conception à l'écart de la phénoménologie allemande, hostile à la métaphysique, une conception dont on peut avec le recul rappeler les principales stations : Russell, Wittgenstein, Carnap et les tentatives reconstructionnistes de l'égologie.

Il est vrai qu'à l'écoute de tels noms, on songe immédiatement à la méthode positive de réduction et de retraduction en symboles logiques du soi, une fois dé-subjectivé, que ces auteurs, à l'exception sans doute de Wittgenstein, ont tentée. On ne se doute pas ou l'on oublie, dans le monde philosophique, que cette expérience du 'moi insauvable' ('unrettebare Ich'), en réalité déjà dans l'air, selon Hermann Bahr, a d'abord annoncé une 'catastrophe' pour les artistes. Car en «apportant à l'impressionnisme sa philosophie», elle confirmait le dangereux sentiment de désappropriation dont ceux-ci souffraient tout en l'exaltant.

Et s'il a exprimé son plein accord avec le diagnostic d'un Ribot concernant l'aspect pathologique du sentiment de dissolution du moi<sup>4</sup>, Mach n'en apporte pas moins dans sa réponse à Hermann Bahr, des explications positives, très peu dans l'esprit de cette catastrophe, et propres à instruire un courant philosophique nouveau : «Quand je dis que le moi est insauvable, je veux dire par là qu'il réside dans la perception par l'homme de toutes choses, de toutes les manifestations, que ce moi se dissout dans tout ce qu'on peut ressentir, entendre, voir et toucher. Tout est éphémère, un monde sans substance qui n'est constitué que de couleurs, contours et sons. La réalité est en mouvement perpétuel, en reflets changeants à la manière d'un caméléon. C'est dans ce jeu des phénomènes que se cristallise ce que nous appelons notre 'moi'. De l'instant de notre naissance à notre mort, il se transforme sans cesse» [Mach, 1908].

On voit dans ces lignes, que plutôt que de déplorer le moi dissous, Mach au contraire tire de cette expérience qui pourrait passer pour pathologique, une méthode pour la science. Loin de lui suggérer une entreprise sceptique de déconstruction de la science, la dissolution du moi est au contraire le premier pas vers une méthode rigoureuse de réductionnisme psycho-physiologique.

On ne peut imaginer idée plus anti-cartésienne, quand on songe au fait que la science pour Descartes était au contraire toute entière suspendue au succès, d'abord incertain, de l'expérience de pensée du cogito, et que le cogito aurait manqué au rendez-vous du sujet méditant, c'en était fait de la science ! La science ne dépendrait donc plus de ce fundamentum inconcussum qu'est le soi contre lequel le doute cartésien sur toutes choses jouait à se briser. Le 'moi dissous' serait la chance de la science. Mesure-t-on ici à quel point l'enseignement de Mach renverse la perspective que notre philosophie a fait longtemps ? Chez nous en effet quand on pense 'critique du sujet', on se représente immédiatement le chemin qui de Descartes à Kant a abouti à la phénoménologie allemande, car les critiques elles-mêmes ont contribué à fixer la vision moderne du sujet cartésien. On néglige l'avènement de la philosophie scienti-

---

4 Cf. note 2 ci-dessus.

fique avec Mach dont sortira également la psychanalyse freudienne. Et en la négligeant, on fait silence sur cet événement critique et personnel dont vont sortir à la fois la psychanalyse et la logique.

Le 'moi dissout' est la chance de la science, disions-nous à l'instant. Comment cela ? Le 'moi dissout', c'est en effet, aussi étonnant que cela puisse paraître, bel et bien une 'base'. Car Mach ne tire pas du 'moi dissout', l'idée qu'il faudrait renoncer à toute base. Au contraire. D'abord le moi dissout, c'est aussi et indistinctement le monde dissout, 'moi y compris', comme le signale la citation du texte de Mach, au début de ce chapitre. De là, l'indistinction du moi et du monde, s'il est vrai qu'il n'y a aucune différence entre les choses du monde extérieur et moi-même. Le monde des qualités est un monde de «qualités sans l'homme» (Claudio Magris).

On ne devrait donc pas faire du principe machien «d'économie de la pensée», premier credo de la recherche scientifique, un principe négatif sous prétexte qu'il est minimaliste. Inspiré en effet de Lichtenberg, ce principe voit en la science, un «problème de minimum qui consiste à exposer les faits aussi parfaitement que possible avec la moindre dépense intellectuelle». Boltzmann qui ne ménageait pas ses critiques à l'endroit du phénoménalisme naïf de Mach, restera fidèle à ce principe de même qu'à l'idée selon laquelle ce qui importe, disait encore Mach, pour avoir une position d'ensemble, c'est la place de la physique d'où peut seulement être porté «le regard nécessaire sur l'ensemble, les propriétés générales» [Mach 1904]. Sur le fait que la «place de la physique» est en effet tout ce qui importe au départ de la science, étant donné le caractère exemplaire de «sa nature économique», Mach s'explique dans une conférence de ce titre prononcée le 25 mai 1882 à l'Académie des sciences de Vienne, l'année de sa rencontre avec William James [Mach 1882, 186]. Modeste est la base, à savoir «rien de plus que nos sens, à la base de la révélation des faits scientifiques»<sup>5</sup>, mais combien grandiose ce regard d'ensemble, tant il est vrai que plus le point de départ est minimal, plus efficace est l'application du principe d'économie étendu à l'ensemble de la science. Il faut en effet réussir à «prendre en physique un point de vue que l'on ne soit pas obligé d'abandonner dès que l'on veut passer à un autre domaine de la science».

On pourrait trouver bien plate cette vision de la méthode et c'est ainsi que nombre d'anti-positivistes déclarés la voient encore aujourd'hui. Mais la description n'apparaît plate qu'à ceux qui ne voient pas qu'elle consiste à "échafauder des faits en pensée" comme Mach le dit lui-même. Par cet échafaudage, c'est en réalité la pensée imaginative qui construit en insérant pierre à pierre les éléments unitaires auxquels les concepts vont donner leur direction,

---

5 "On the principle of comparison in physics", 1894, *Popular Scientific Lectures*, op. cit.

jusqu'à obtenir un édifice de faits qui couronnent le domaine considéré. Loin d'enregistrer les faits bruts trouvés dans la nature, la description «complète imaginativement des faits qui ne sont que partiellement donnés»<sup>6</sup>. L'appel à 'l'imagination logique' [Russell 1914] - qui n'est pas une invitation à «créer les faits» de toutes pièces - est lancé, un appel que Wittgenstein entendra à sa façon en faisant de la grammaire philosophique une méthode de construction en pensée des faits possibles. Un des premiers à mesurer la positivité de ce principe pour la science sera Freud à qui l'idée de ne s'en tenir, dans la description rigoureuse des phénomènes, qu'aux relations entre les éléments neutres du réel à la fois désobjectivé et désubstantialisé (c'est un seul et même mouvement) inspirera la fondation de la métapsychologie<sup>7</sup>.

Que devient alors la sacro-sainte frontière entre le monde et moi ? Rien de plus qu'une cohésion devenue habituelle, et à cause de cela, tenue à tort pour 'naturelle'. Quant à comprendre la persistance étrange de la cohésion de cette 'unité mentale-économique idéale' qu'est à nos yeux l'ego, si forte qu'on se résout bien mal à l'abandonner, Mach explique en termes psychologiques et anthropologiques de type humien, l'intérêt puissant et de caractère pratique selon lequel ces composés 'ego' et 'corps' ont eu à clamer «d'instinct et avec toute la puissance des éléments naturels» leurs droits propres au niveau de l'individu mais aussi de l'espèce<sup>8</sup>.

A partir de cet élémentarisme sensationniste qui appelle à analyser la sensation en elle-même et qui constitue la base de la science, il s'agit de remonter par l'étude des processus physiologiques qui leur sont coordonnés, à l'examen des connexions psycho-physiques en vertu du principe du parallélisme psycho-physique selon lequel il n'y a aucun fossé entre le psychique et le physique. Ainsi fait-on correspondre à une sensation de couleur un processus neuronal, comme on peut faire correspondre à la sensation d'une relation, par exemple, de similitude entre deux mélodies<sup>9</sup>, des processus neuronaux présentant cette relation. Correspondance que Wittgenstein critiquera dans différentes remarques dirigées contre le présupposé causaliste d'un ordre mental.

- 
- 6 Il faut réagir ici contre l'aplatissement de la description par les anti-positivistes. Ce préjugé largement répandu en France dans les années 60, à une époque où l'on connaissait peu le Cercle de Vienne et ses pères fondateurs, est beaucoup moins excusable aujourd'hui. Il est d'autant plus dangereux qu'il est diffus et exprimé avec la plus grande généralité. On ne peut en particulier confondre avec ce principe constructif de méthode qui fait appel à la capacité de "phantasier", le style descriptif que les mêmes reprochent à l'histoire des sciences. La description n'est pas une historiographie.
- 7 Cf. à ce sujet, l'étude-préface de P.L. Assoun, *Pour une évaluation des doctrines de Mach*, de Robert Musil, PUF, p. 45, à propos de "Mach, Freud, Musil".
- 8 Remarques introductives de l'*Analyse des sensations*, op. cit., p. 19.
- 9 Là, Mach s'inspire des travaux de Helmholtz notamment ; cf. *Die Lehre von den Tonempfindungen*, 1863.

## Une expérience fictive d'auto-représentation

C'est dans le but d'utiliser cette thèse moniste de l'analyse empirique des sensations élémentaires ultimement communes en tant qu'éléments neutres, au moi et au monde du point de vue de leur constitution, que Mach trace lui-même le dessin du fameux 'autoportrait du moi'<sup>10</sup> qui justement n'en est pas un, et dont le tableau a dominé l'exposition mémorable sur 'Vienne et l'apocalypse' qui s'est tenue il y a une dizaine d'années au centre George Pompidou de Beaubourg.

L'expérience est celle de la vision monoculaire à laquelle Mach s'est intéressé particulièrement. «Pourquoi l'homme a-t-il deux yeux ?» [Graz 1867], [Mach 1986, 66] s'est demandé Mach. Observant la différence entre ce que l'œil droit et l'œil gauche voient séparément dans les mêmes conditions, donc entre deux images d'un même objet placé devant la personne -il s'agit d'un abat-jour- il examine les conséquences que cette différence, inaperçue dans la vision normale c'est-à-dire binoculaire, entraîne sur l'appréciation de la distance et notre vécu du 'près' et du 'loin'. La supposition démontre le mécanisme de ce que nous sommes habitués à voir et nous découvre l'espèce de fracture visuelle qui se produit quand l'organe est appelé à fonctionner de manière dissociée. Ce que nous croyons voir d'une manière unique, l'unité vécue de l'image visuelle est une fiction, un montage qui ne correspond à rien de réel. Il en est de cette notion d'unité de l'image visuelle comme de ces notions philosophiques telles que la nécessité du lien causal dont Hume disait que ce que nous prenons comme loi résulte en réalité de l'habitude.

Nous finissons en effet, à force d'habitude mais aussi pour les besoins de l'adaptation, par associer en une seule des morceaux de vues, des vues multiples et fragmentées que les 'deux petits artistes' qui logent dans nos yeux experts en géométrie refaçonnent avec talent. Et, ajoute Mach, cet art est si consommé, qu'un œil tout seul peut s'exercer à voir comme voient les deux yeux ensemble.

Mach met en pièces exactement ce que Kant a mis son point d'honneur à synthétiser. Il effectue sur la soi-disant conscience l'analyse qu'on a pu faire du spectre lumineux découvrant non un ensemble unifié et bien délimité, mais un faisceau de raies dont les franges et les bords externes sont mal délimités. Il est important de souligner que l'analyse n'aboutit en réalité à rien de net, en sorte que même ce qui mérite l'appellation plus ou moins heureuse d'"élé-

---

10 Contrairement à ce qu'en dit Ernst Bloch dans 'Verfremdung', I, Selbstporträt ohne Spiegel, *Cahiers du musée d'art moderne*, n° 14, p. 118, il ne s'agit pas d'un autoportrait, mais d'une «auto-représentation de Je» : Selbstschauung 'Ich'.



ments' chez Mach, se résume en fait à des entités prélevées par le physicien sur le flux des sensations. Il est bien entendu que ces sensations sont neutres avant d'être 'nôtres', quoique «le monde soit notre sensation» au sens où s'il n'était pas perçu par nous, nous ne pourrions même pas jeter sur lui un regard neutralisé du physicien<sup>11</sup>. Le mot d'"élément" indique seulement que ces constituants sont envisagés indépendamment d'un point de vue objectif ou subjectif, c'est-à-dire en deçà de cette distinction entre sujet et objet. Tel est bien en effet le sens de la neutralité du psycho-physiologique<sup>12</sup>.

Partant du point de vue de nulle part, ni objectif ni subjectif, le physicien peut seulement ensuite s'interroger sur la façon dont -quand les 'éléments' s'agglomèrent en composés qui nous sont sensibles- 'la matière peut sentir', ou «si un symbole mental pour un groupe de sensations peut sentir». Ce langage étrange indique seulement que l'objectif et le subjectif ne sont que les deux faces du même phénomène, thèse 'moniste'. Pour le dire autrement, avec les 'éléments', dit Mach, «on ne remonte pas les étages de la psychologie, on redescend dans ses profondeurs»<sup>13</sup>.

Pour revenir à la vision monoculaire, il s'agit donc d'une expérience fictive de désunification de la vision habituelle découvrant des mécanismes complexes sous des processus apparemment simples<sup>14</sup>. Sous le scalpel du physicien, il est alors vrai de dire que l'homme n'est plus qu'une 'partie de partie', un 'lambeau de nature'.

Si nous nous reportons donc au dessin que fait Mach lui-même de l'image hypothétique de soi-même en régime de vision monoculaire par l'œil gauche, force est pour le spectateur de se laisser en quelque sorte induire du cadre arrondi que forme l'arcade sourcilière délimitant la partie supérieure du portrait vers l'intérieur qui se profile à l'arrière du tableau, dans le sens illusoi-

11 Un sens dont on pourrait se demander s'il ne contient pas quelque germe de ce solipsisme vrai que Wittgenstein fera sien en déclarant que «le monde est mon monde» (5.641). En ce sens le solipsisme vrai aurait un lien profond avec le monisme.

12 Voir une des conférences suivantes dans le même vol. intitulée : "la nature économique de la physique", (Vienne, 1882), *op. cit.*, 207.

13 *ibid.*, respectivement 208, 213.

14 Des expériences du début des années 60 de ce siècle ont confirmé l'intérêt de ce genre de montage. Ohwaki et Springbett, en prolongement d'expériences antérieures menées dans le premier quart de ce siècle, ont ainsi confirmé qu'en montrant stéréoscopiquement à un oeil, puis à l'autre, des effets d'illusions géométriques, celles-ci se trouvent substantiellement réduites, ce qui entraînerait à dire que ces effets résultent davantage de processus rétiniens que de processus du système nerveux central. Cf. "Binocular and Stereoscopic Viewing of Geometric Illusions", Peter Schiller et Morton Wiener, in *Contemporary Theory and Research in Visual Perception*, ed. Ralph N. Haber, Holt Int. ed, 1970, 370.

re de sa profondeur, le résultat est, disons-le franchement, une caricature en forme de vision impossible qu'on a pu rapprocher des dessins impossibles d'Escher<sup>15</sup>. Ce que 'je' vois de moi-même en fermant un œil si je me dessine assis sur un sofa en train de me dessiner moi-même etc., est un monstre de partie sans tête, dit Mach, émanant de mon arcade dont la ligne fait cadre. En même temps, 'je' vois, dans les limites de ce cadre, 'mon' nez, 'ma' moustache, 'mes' pieds au bout de 'mon' corps allongé, et encore au-dessus, les bords de deux fenêtres au fond de la pièce où je me trouve. Étonnamment, mon arcade, à la limite du portrait, rassemble sous elle tout cela qui, en réalité, est beaucoup plus grand qu'elle.

L'impossibilité de cette auto-représentation de 'Je', aussi paradoxale que le sophisme logique de «l'ensemble de tous les ensembles qui se contiendrait également lui-même»<sup>16</sup>, vient de la fiction du point source de l'œil considéré comme référentiel originare du champ visuel comme si celui-ci avec toutes les choses qui s'y trouvent, émanait de lui, en sorte que l'œil serait à la fois à l'origine du champ visuel et partie (visible) de ce champ. En résumé, la synthèse kantienne n'est rien d'autre que le fruit tératologique d'une faute catégorielle par assimilation de l'origine avec la partie, c'est-à-dire aussi du processus avec certaines de ses projections dans un espace de choses. Wittgenstein ré-élaborera pour son compte ce sophisme de l'origine et de la partie dans sa critique du sujet métaphysique (cf. 5.633, 5.6331, 5.6334).

### **Des hallucinations du moi au solipsisme : variations wittgensteiniennes sur le moi dissous**

Que nous apprend au moins cette auto-représentation impossible ? Les choses étant montrées comme elles le sont, il est clair, répond Mach, que si j'observe un objet A dans mon champ de vision, et que je procède alors à l'investigation de sa connexion avec un objet B dans le même champ, «je franchis d'emblée le domaine de la physique pour pénétrer dans le domaine de la physiologie ou psychologie», mais à cette condition, précise-t-il en s'inspirant d'une phrase que prononcera son ami Josef Popper-Lynkeus de Vienne, à la vue du croquis de Mach, c'est que «B passe à travers ma peau»<sup>17</sup>. Autrement dit,

---

15 V. de Bernard Lacorre "Monsieur Teste et le monsieur sans tête", in *Revue Sud*, n° sur Valéry, "la logique et le langage", 1988, études réunies par N. Celeyrette-Pietri et A. Soulez (Actes d'une Journée organisée à l'Univ. de Paris XII-Val de Marne, le 29 novembre 1986), p. 119.

16 Dans un livre brillant et qui a fait du bruit : Gödel, Escher, Bach, (Basic Books, 1979, USA), Douglas Hofstadter ose ainsi rapprocher les absurdités visuelles d'Escher du théorème de Gödel sur les propositions formellement indécidables.

17 *Analysis of Sensations*, trad. anglaise, pp. 116-117.

'ma' peau est le passage obligé, le milieu transitionnel indispensable, dans cette image impossible de soi, d'une connexion de sensation à sensation, et cela quelle que soit par ailleurs sa nature, visuelle, tactile, olfactive, ou auditive.

Tout se passe donc apparemment, du moins d'après cette vision en quelque sorte 'solipsiste', comme si 'ma' peau recueillait avant de les redistribuer vers d'autres objets du monde les impressions que les premiers ont produites. Cette vue est celle d'une expérience égocentrée, 'subject-centered', ou encore 'viewer-centered', avec les effets d'anamorphoses que cela entraîne dont résultent encore nos pseudo-problèmes métaphysiques.

L'affaire n'est pas si simple. Elle porte sur l'emploi de l'adjectif possessif, un point que retiendra Carnap dans la reconstruction logique de l'égologie au fondement de son Aufbau. Quand je dis que l'arbre, la table, etc... sont 'mes' sensations... il y a là l'idée d'une «extension réelle de mon ego». Je me dilate en direction des choses et me les approprie. A l'inverse, dans l'expérience de la dépression par exemple, j'ai comme le sentiment que les choses s'éloignent de ma personne, laissant 'un mur' entre le monde et moi. Mon ego 'se rétrécit', 'se contracte'<sup>18</sup>. Cette dernière impression évoque irrésistiblement la proposition du Tractatus 5.64 où le cas de rétrécissement maximal à «un point sans extension» illustre la «coïncidence du solipsisme avec le réalisme»<sup>19</sup>.

On assiste ici à deux vécus contraires dont aucun n'est plus réel que l'autre. Pourtant 'moi' est partout. Mach les présente significativement comme deux variations hallucinatoires appartenant en somme à la pathologie de l'homme, mais ces vécus ne sont pas installés. Ils passent. Le musicien sous le coup de l'exaltation vit la première en concert. L'amoureux déprimé vivrait éventuellement la seconde. Et il peut bien sûr arriver au même homme, à un moment donné de sa vie d'être l'un et l'autre (et, espérons, pas en concert !).

Ces vécus d'appropriation et de désappropriation signent la crise du 'propre' en matière de 'soi'. Il n'y a pas de sujet permanent auquel ils pourraient être attribués, mais seulement des effets déformants de l'impossibilité de faire du sujet, en l'espèce d'un œil-source, une référence stable, vu qu'il ne serait pas cette référence stable si, étendu aux choses, il se trouvait encore quelque part dans le champ des objets qu'il voit ou auxquels il a affaire, ni à l'inverse un point d'origine assignable quelque part si, à force de rétrécir, il devenait évanescent ou disparaissait carrément du champ.

---

18 Le langage de ces impressions alternatives n'est pas le fait de l'homme ordinaire mais plutôt d'un philosophe qui chercherait à comprendre ce qui se passe. Cf. note 1, pp. 10-11 de l'op. cit.

19 Rudolf Haller a attiré l'attention sur les sources machiennes du problème du sujet chez Wittgenstein dans son article "Unklarheiten über das Ich", R. Int. Philos., n° 69 sur "Wittgenstein (1889-1989)", 2/1989, p. 250. Voir aussi ses propres renvois, dans la note 1 de la même page.

De quoi au juste les variations du 'moi' sont-elles des expériences d'extension ou rétrécissement ? On ne peut répondre ici que : des limites. J'ai comme l'impression de frontières entourant l'aire de mon moi. Leur extension maximale fait se fondre le moi dans les choses du milieu ambiant. Notons que cette pathologie plutôt heureuse de l'expansion, poussée à l'extrême, va dans le sens du "phénoménisme intégral" de Mach comme on l'a remarqué en lisant le récit de sa propre expérience. Il est remarquable que le 'réalisme' de Wittgenstein demande au contraire que le moi disparaisse à force d'être gagné par les choses qui l'entourent. Cela revient peut-être au même du point de vue du résultat. Mais les expériences égologiques ont des tonalités absolument opposées : il est très différent pour le moi de se dissoudre en se dilatant dans la masse des sensations ou de s'effacer devant les choses du monde. D'un point de vue à l'autre, le moi change totalement comme par inversion de polarité. Ce changement prend l'allure d'une 'conversion' dans la lettre de Lord Chandos<sup>20</sup>. Mais pour Mach qui est à la recherche d'un factualisme désaffecté et serein, le point de vue du moi n'est pas le bon. Le bon point de vue est celui qui reste inchangé, à savoir, comme il a été dit plus haut, celui qui est maintenu quand on passe de la physique à la psychologie.

Cependant, pour atteindre ce point de stabilité, il faut pouvoir à un moment donné échapper à cette antithèse du moi et du monde. On y réussit, répond Mach, quand on n'a plus à traiter que des connexions entre éléments, c'est-à-dire avec des ensembles formant des complexes A B C... pour les sons, couleurs etc..., k l m... pour une partie des précédents formant 'mon' corps, a b c... pour mon 'ego' avec mes volitions, souvenirs etc..., entre lesquels les interactions font qu'on ne peut les considérer comme distincts par nature et indépendants.

Un complexe de ces éléments n'acquiert une cohésion plus forte que relativement à des modifications survenant dans les autres complexes et relativement à eux. Tout changement intervenant sur l'un retentit en effet sur l'autre. Ils ne forment donc pas des substances séparées mais plutôt des multiplicités en interaction qui, accentuées d'une certaine façon, font ressortir, sur fond d'homogénéité, des propriétés comme étant davantage de l'ordre de mon ego, ou de l'ordre des choses phénoménales. Pour marquer le caractère illusoire de notre tendance à ramener les sensations au noyau dur que constituerait le moi, Mach conclut que de même que «ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les sensations qui font les corps», «le moi n'est pas le fait premier, mais les éléments. Les éléments constituent le moi»<sup>21</sup>.

---

20 Sur cette "conversion" cf. J. Le Rider, in *Modernité viennoise et crises de l'identité*, PUF, 1990, p. 60.

21 Respectivement section 12 et section 11, p. 22 et p. 19 de l'Analyse des Sensations, op. cit.

De là la fameuse formule référée par Mach à Lichtenberg, que reprendront Russell et Carnap après lui : nous devrions dire non pas 'je pense' mais 'ça pense' comme on dit 'ça pleut' ou 'ça luit'. Pour le dire encore avec Lichtenberg «le postulat d'un ego répond à un pur postulat pratique», phrase qui rend un son d'ailleurs très nietzschéen : «Le sujet n'est qu'une fiction : l'ego de ce qui parle quand l'on censure l'égoïsme. Il n'existe pas du tout». Le 'sujet' correspond au besoin que nous éprouvons d'une 'cause de notre pensée', «c'est une croyance bien sûr indispensable et habituelle, mais elle ne prouve rien» [Lichtenberg 1885-87, §§370-482]. On peut présumer que Carnap qui, à ce propos, mentionne Nietzsche dans son *Aufbau*, a ces textes à l'esprit.

## Conclusion

### Mach et Descartes devant le "constat neutre"

A suivre ces diverses considérations, il ne faudrait pas aller plus loin que ce 'constat neutre' «qu'il y a de la pensée, donc quelque chose pense» [*ibid.*, §484] auquel Descartes a su nous mener dans sa 2e Méditation. Car «tout ce que l'on peut dire», comme dit Nietzsche, à quoi la «monadologie physico-psychologique» doit selon Mach se tenir, Descartes en fait l'a dit aussi.

Le problème commence quand le philosophe franchit ce 'constat neutre' en s'interrogeant, comme Descartes 'Qualis res ?' c'est-à-dire quelle sorte de chose est cette chose qui pense ? Telle est la question de trop que Descartes à tort a posée. Car c'est en s'efforçant d'y répondre qu'il a hypostasié le moi en substance séparée. Notons au passage que la polémique anti-métaphysique machienne vise sans doute davantage, malgré les déclarations-mêmes de Mach dans sa fameuse longue note 1, p. 23 de *L'Analyse des Sensations*, l'illusion de la substance chez Descartes que la 'chose en soi' kantienne.

Au fond, si Descartes avait arrêté sa méditation à l'énoncé de cette chose qui pense, ses successeurs positivistes ne lui auraient pas fait d'ennuis. Cependant, ne pas aller plus loin, c'est d'emblée accepter de traiter sur un pied d'égalité le 'ça pense' et le 'ça voit', donc interrompre le fil de la méditation avant que l'important argument (modélé sur le schème aristotélicien) de l'appartenance du prédicat 'penser' au sujet qui pense, ne lui suggère la distinction nette entre substance pensante et substance corporelle, puisque c'est lui en effet qui fait la différence entre pensée et extension en permettant à la pensée (tandis que les phénomènes corporels inconcevables sans une extension locale n'en ont pas besoin) d'être rapportée au sujet comme étant 'ce sans quoi' il n'y aurait pas cet attribut de penser. Pour le dire autrement, Mach peut suivre Descartes de la 1e à la 2e Méditation, mais pas au-delà du 'constat neutre' dans la même mesure où Descartes peut être dit jusque-là, 'machien' avant la lettre.

## La logique devant l'ego

L'opération par laquelle le moi est dissous n'est pas encore logique. Le phénoménisme intégral prépare seulement la voie en neutralisant les sensations. Neutralisées, les sensations se présentent au savant sous la forme de faits ou 'éléments simples du monde' prêts à l'emploi qu'en fera l'homme de science. Le terrain est en somme déblayé. Cependant Mach n'appelle pas encore à reconstruire le donné élémentaire. Ce sont ses successeurs qui, en prolongement de ses propres avancées, convoqueront la logique à cette tâche.

La logique peut, seulement une fois le moi dissous, s'emparer du problème de la reformulation des énoncés afférents à la subjectivité. Bien sûr, elle ne pouvait s'emparer de la subjectivité directement. Un travail de dépouillement s'imposait au préalable au terme duquel les sensations devenues 'éléments' constitutifs devenaient des briques pour la reconstitution ordonnée du monde empirique. Mais Mach n'escomptait, en matière de reconstitution, pas davantage que remonter à la source du système des sensations de manière à porter en physicien ce 'regard nécessaire sur l'ensemble' qui permet d'appréhender les 'propriétés générales' des choses du monde, en 'complétant' par la pensée ce que nous voyons, à chaque étape de la mise en correspondance terme à terme des données psychologiques avec les processus physiques.

Pour passer à la reconstruction, le principe machien d'économie en vertu duquel la science, étant 'un problème de minimum', consiste à «exposer les faits aussi parfaitement que possible avec la moindre dépense intellectuelle», est certes important puisque grâce à lui, le physicien fournit des concepts scientifiques réduits à ces minima, mais il ne suffit pas. Il faut lui adjoindre la méthode de définition par abstraction. C'est l'apport de Russell que Carnap mettra à profit dans son programme de 1928.

## Bibliographie

Hume, David

1888 *A Treatise of Human Nature*, vol. 1, part 4, "On personal identity", section VI.

Le Rider, Jacques

1990 *Modernité viennoise et crises d'identité*, PUF.

Mach, Ernst

1867 *Popular Scientific Lectures*, Open Court Classics, p. 66.

1882 "La nature économique de la physique", in *Popular Scientific Lectures*, Open Court Classic, 1986, p. 186, dans la trad. angl. de Thomas J. McCormack.

- 1886 Beiträge zur Analyse der Empfindungen, Jena : Fischer. Trad.anglaise "Analysis of Sensations".
- 1894 *On the principle of comparison in physics*, Popular Scientific Lectures , op. cit.
- 1904 *La science de la mécanique*, Hermann, trad. par E. Bertrand
- 1908 Réponses à Hermann Bahr, cit. par Y. Kobry, in *Vienne 1880-1938, l'Apocalypse*, ed. du Centre Pompidou. 1986 Joyeuse.
- Russell, Bertrand
- 1914 *Our Knowledge of the External World*. G. Allen&Knwin, Londres.